

La chasse aux mauvaises herbes

par David Spurgeon

Autour de la mer des Caraïbes, en trois endroits — à la Trinité, Antigua et Belize —, des chercheurs agricoles s'affairent depuis plusieurs années à recueillir, classer et cultiver des plantes adventices. Un groupe international de scientifiques qui s'adonne à la chasse aux mauvaises herbes, voilà qui peut paraître étrange. Il s'agit pourtant d'un travail sérieux dont les retombées pourraient être extrêmement bénéfiques non seulement pour l'économie fragile de cette région mais aussi pour celle de bien d'autres parties du monde.

Les mauvaises herbes en question sont en fait des plantes légumineuses, comme la *Stylosanthes hamata*, qui poussent à l'état sauvage sur les pentes rocheuses d'Antigua. L'intérêt qu'on leur porte aujourd'hui est dû à leur important potentiel en tant que fourrage.

Antigua, petite île de 280 km², est à maints égards typique des pays de cette région. Depuis le départ d'une compagnie sucrière il y a quelques années, les seules activités économiques en sont le tourisme et la fabrication du rhum, dont l'existence repose respectivement sur l'importation du boeuf et de la mélasse.

Les terres incultes de l'île, aussi rocheuses et escarpées soient-elles, pourraient pourtant servir de pâturages. Et si l'herbe et les légumineuses étaient plus abondantes et d'une meilleure qualité nutritionnelle, l'île pourrait avoir sa propre production bovine et laitière et devenir ainsi autonome, voire exportatrice.

C'est en 1972, grâce à une subvention du CRDI, que l'Université des West Indies a lancé le projet sur les légumineuses fourragères. Actuellement dans sa deuxième phase, ce projet réunit des experts de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, de l'Amérique latine et des Antilles et offre une occasion de formation à des scientifiques diplômés de la région.

Un conseiller australien est affecté au projet, M. Robert Burt, de l'Organisation du Commonwealth pour la recherche scientifique et industrielle (CSIRO). Les travaux sont suivis avec intérêt, tant par les ministres de l'Agriculture des trois pays intéressés qui appuient le projet avec enthousiasme, que par ceux des pays voisins, notamment la Guyane, la Barbade, la Jamaïque, la Guadeloupe, la Martinique et Cuba.

Le volet antiguanais est dirigé par John Keoghan, un Néo-zélandais qui a enseigné au Collège MacDonald de l'Université McGill et fait de la recherche à l'Université de Guelph au Canada. Font aussi partie de l'équipe: un microbiologiste du Bangladesh, Belal Ahmed, un assistant guyanais diplômé, Clive Devers, et un adjoint technique, Perry Phillip.

M. Keoghan s'attend à des résultats positifs qui, d'après lui, devraient largement déborder le cadre de cette petite île. En effet, toutes les graminées qui poussent aux Antilles et qui passent pour être originaires de ces îles proviennent en réalité d'Afrique alors que les légumineuses sont indigènes. Le sol, dans les deux cas, est constitué d'argile lourde et si les travaux réalisés aux Antilles étaient appliqués en Afrique, M. Keoghan croit que l'agriculture en serait révolutionnée.

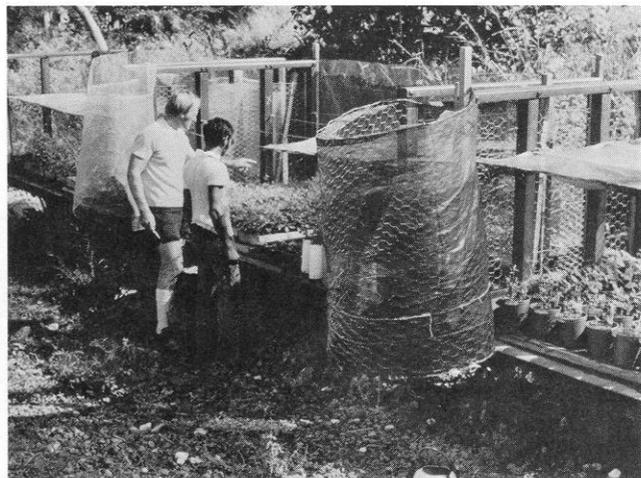


Photo: David Spurgeon

John Keoghan, directeur du projet, et Belal Ahmed, assistant guyanais.

“Je n'exagère pas, affirme-t-il. Prenez l'exemple de l'Australie. Les principales légumineuses qui poussent aujourd'hui en Australie du Nord, qui est tropicale, sont à l'origine des plantes adventices que sont venus chercher les Australiens en Amérique centrale et en Amérique du Sud.”

Il admet cependant qu'il y a une différence, les Australiens ayant sélectionné des plantes venant de sols acides pour les cultiver chez eux dans le même type de sol, alors que son équipe recueille des plantes de sols alcalins, susceptibles de pousser dans les zones sèches de pâturages aux Antilles et en Afrique.

Son équipe a recueilli un millier de légumineuses et de graminées (70 variétés) pour les expérimenter dans des champs d'essais. Les chercheurs travaillent actuellement à la classification et à la description complètes des plantes dont ils font l'évaluation agronomique dans différentes conditions culturales, par exemple dans différents types de sols et avec divers mélanges de graminées et de légumineuses.

Les expériences sont effectuées dans deux sites dont l'un, situé près de l'ancienne sucrerie, est pourvu de pépinières et de l'équipement de laboratoire essentiel. Ces recherches peuvent paraître élémentaires, mais d'après M. Keoghan, c'est la première fois qu'un tel projet est réalisé dans la région. Des quelques tentatives sporadiques de cueillette, de classification et de description faites dans le passé, il ne reste rien, ni information ni collection de plantes.

Or, les légumineuses fourragères sont importantes non seulement en raison de leur forte teneur en protéines mais aussi parce qu'elles ont la propriété de fixer l'azote, et, par là, d'assurer de l'engrais aux graminées, ce qui est d'autant plus important que l'engrais coûte aujourd'hui très cher aux pays en développement.

Des légumineuses recueillies partout dans l'île ainsi que dans d'autres pays de la région sont cultivées dans les champs d'essais. Des échantillons de plantes sont ensuite prélevés dans six mètres carrés de chaque champ: les feuilles sont coupées, ensachées, séchées dans les fours de la sucrerie et pesées. On évalue alors leur teneur en protéines et en azote et les mesures sont soigneusement consignées. Les graines sont recueillies, analysées, puis expédiées en Australie, au CSIRO, le principal organisme de recherches sur les légumineuses fourragères tropicales.

Après deux années d'expérimentation dans ces champs, l'équipe de recherche d'Antigua amorce à présent l'essai, dans les conditions réelles de pâturage, de la culture mixte des meilleures graminées et légumineuses. Les chercheurs espèrent ainsi sélectionner les variétés les plus appropriées à la région, identifier les mélanges les plus productifs et mettre au point les pratiques culturales les plus efficaces.

C'est un travail minutieux, mais — tout jardinier ne le sait que trop bien — les mauvaises herbes poussent vite. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, ces mauvaises herbes pourraient donc en fait déclencher une révolution agricole. □
M. David Spurgeon est premier rédacteur scientifique au CRDI.